

XYZ. La revue de la nouvelle

Faux pas

Françoise Beaudry-Riendeau



Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudry-Riendeau, F. (1999). Faux pas. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 16–17.

Faux pas

Françoise Beaudry-Riendeau

Le grand Daniel passe devant moi, me regarde. Daniel Francœur. Dévoré en esprit par toutes les voluptés féminines, avec ou sans retenue. La peau naturellement hâlée, le regard pers, lumineux et sondeur, coiffé de la blondeur lisse de sa chevelure, le corps athlétique sous un vêtement souple, les mains sensuellement viriles. Il a une façon de tenir ses partenaires ! Je sens de loin sa chaleur, elle me gagne. Je désire tant la laisser m'envahir...

Debout, le long du mur, j'aime cette élégante robe de satin émeraude, signée Nina Ricci. Elle me sied à ravir avec mes cheveux relevés et, comme seuls bijoux, de longs pendants d'oreilles en cristal. Des gants noirs soyeux recouvrent mes bras. Avant de partir, mon père m'a assurée que j'étais ravissante. Ce doit être vrai : des têtes se tournent sur mon passage ! Je suis élancée aussi. Un peu moins que le beau Brummell. Et dire que je me sens comme un îlot de verdure égaré dans la grandiose salle de bal. Je fais tapisserie.

Daniel se dirige vers moi. Il me contemple, serein et détendu. Je fonds. Mes entrailles se crispent. Mon cœur s'enfuit, je ne sais où. Nous nous sommes croisés plusieurs fois dans le passé, Daniel et moi, avons scruté nos horizons mutuels. Il y a entre nous une longueur d'onde commune, sans place pour le bavardage. Je suis là à l'attendre. Quand il approche, tout mon être se dissout. Il me prend la main, m'entraîne vers la piste de danse. Totalement fébrile, moite, j'aspire à son emprise dans laquelle je me raidis malgré moi. Je perds le fil. J'ai du mal à m'ajuster à son pas long et agile. Il a chaud, je frissonne, incapable de me laisser aller. Je vis mon rêve en le gâchant. Il me

guide avec juste ce qu'il faut de fermeté, je trébuche, me reprends, balbutie une excuse. Je me vois seule dans ma chambre, inventer des mouvements. Tous les rythmes m'attirent. Sans témoins, sans bras pour me diriger, la cadence s'impose d'elle-même. J'essaie de sourire, mes muscles se figent. J'esquisse des pas maladroits, lui marche sur les pieds. Je n'en peux plus ! Quelle empêtrée je suis ! La danse se termine sur un lamentable échec. Au moins, mon supplice est fini. Je m'élançe vers le fond de la salle. Daniel me raccompagne à grandes enjambées de preux félin. Puis, soudain, l'un de mes pendants d'oreilles cède, glisse sous la semelle aveugle d'un serveur chargé de coupes de champagne. Il cherche trop tard à l'éviter. Le cristal étincelle un bref instant avant d'éclater en mille feux, dispersés dans le fracas du verre cassé et des bulles crevées. Daniel allonge le bras vers moi, la main tendue. Je ne veux plus le voir et disparaiss vers nulle part, dans la foule qui me happe comme une sortie de secours. Je m'engloutis dans le ridicule où je meurs à petit feu avec, au creux de la main, un bijou orphelin, une larme glacée.